érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« […]*le cul et l'amour, ce sont deux choses bien différentes.* »

Ouvrages recensés :

Nadine Bismuth, *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, Montréal, Boréal, 1999, 236 p., 22,50 $.
Gaëtan Brulotte, *Épreuves*, Montréal, Leméac, 1999, 104 p., 7,95 $.
Stanley Péan, *Noirs désirs,* Montréal, Leméac, 112 p., 7,95 $.

par Claudine Potvin

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 97, 2000, p. 38-39.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/37366ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:16

Nadine Bismuth, *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, Montréal, Boréal, 1999, 236 p., 22,50 $.
Gaëtan Brulotte, *Épreuves*, Montréal, Leméac, 1999, 104 p., 7,95 $.
Stanley Péan, *Noirs désirs*, Montréal, Leméac, 112 p., 7,95 $.

[...] *le cul et l'amour, ce sont deux choses bien différentes.*

NOUVELLE
Claudine Potvin

Entre le sexe et la passion, logent l'ambivalence de tout discours amoureux et l'angoisse de « noirs désirs » inavouables.

AMOURS FUTILES, QUÊTES DE L'AUTRE, pulsions de mort, explorations du moi, de l'écriture, découvertes du temps, inquiétudes et angoisses quant au destin et à la mortalité. Face au sentiment d'une perte inexorable, les écrivains répondent par l'humour noir, l'ironie, la réflexion, la poésie. Nadine Bismuth s'amuse avec des corps infidèles, Gaëtan Brulotte met en scène la création, Stanley Péan interroge le côté obscur du désir.

Infidélité : mode d'emploi

Si « les gens fidèles ne font pas les nouvelles », les gens infidèles ont donné à Nadine Bismuth le prétexte pour écrire treize nouvelles où l'amour dérape, au détour d'une rencontre, pour une nuit ou indéfiniment. Tromperies, mensonges, évasions, glissades, oublis, liaisons, fantaisies érotiques, autant de variantes du thème de l'infidélité : une femme de ménage et une serveuse qui se tapent le patron bel et bien marié, couples bourgeois dépareillés, le type qui (se) fait du cinéma au lieu de baiser sa femme, scènes familiales, abandon des mères par des maris à la recherche d'adolescentes, aventure extraconjugale avant le temps, le jour du mariage en fait, viol, minauderies innocentes de grands enfants, amères séparations qui font dire à Karl, dans « La demoiselle d'honneur », que ces incartades ne sont rien puisque « pour nous les garçons, le cul et l'amour, ce sont deux choses bien différentes ». (p. 104)

Les gens fidèles ne font pas les nouvelles est le premier livre de son auteure. Malgré certaines inégalités d'écriture et un abus de clichés qui enlève au texte son intensité (les bien nantis qui discourent de la faim dans le monde [« Fondue chinoise »], les « mon oncle » et les « ma tante » typiquement bêtes et stupides [« Le brunch »], le beau blond parfait à la démarche décontractée [« La demoiselle d'honneur »], le viol dans le château par le *barman* [« Site historique »], pour donner quelques exemples), ce recueil révèle une conteuse qui promet. Bismuth a de toute évidence le don de faire le tour d'une situation, de camper ses personnages, de trouver le ton juste, perspicace, tantôt ironique, tantôt émouvant. Il y a dans ces nouvelles beaucoup d'énergie et de vitalité, une certaine lucidité également, comme dans le récit « Bon courage », qui raconte la continuité ou la fatalité marquant l'existence des femmes de mère en fille : « Les femmes attendent toujours leur homme, constate la mère, c'est comme ça. C'était de même dans mon temps, pis ça changera pas de sitôt. » (p. 89) À la fin du récit, Nadine Bismuth condensera cette situation d'étouffement et d'absurdité dans l'image d'une coquerelle qui s'échappe du sac de la mère, contaminant de la sorte l'appartement de la fille :

> *On aurait dit une grosse croûte formée de toutes les saletés et de toutes les pourritures dont elle se nourrissait, constate cette dernière. Je n'ai pas pu faire autrement que de me demander si nous aussi, les humains, on ne traînait pas une croûte semblable avec nous, une croûte où se stockaient toutes les misères et tous les échecs de notre vie.* (p. 92)

Nadine Bismuth

Mettre le genre à l'épreuve

C'est bien l'entreprise de Gaëtan Brulotte qui s'adonne au métissage des genres dans son petit livre intitulé *Épreuves*, composé de cinq nouvelles seulement. Ainsi, dans le premier récit, « Légendes d'un album de photos », l'auteur construit sa nouvelle à partir d'un bref commentaire biographique suivi d'un récit autobiographique. À leur tour, ces mini-récits s'élaborent à travers l'examen d'un album de photos projetées comme des diapositives pour un lecteur devenu voyeur malgré lui. La photo racontée dans un langage descriptif révèle les faits saillants de la vie privée et publique d'un homme dont l'identité floue est toute contenue dans ces clichés plus ou moins révélateurs, de l'enfance à la déchéance, en passant par l'école, les amours trahies, la révolte, les voyages, le travail, les réussites professionnelles. Mais la réalité tend à s'estomper avec l'avant-dernière photo :

Photo curieuse où je suis surexposé, transparent, disparaissant sur fond de sable. En abandonnant son visage, on apprend déjà à disparaître. [...] Comment conjurer cette perte du visage ? Il faudrait pouvoir faire des autoportraits toute sa vie. (p. 27)

Gaëtan Brulotte

Si, dans « Le poète des rues », Brulotte interroge la fonction politique du poète et s'adonne à une forme lyrique du récit, dans « L'audition », il interpelle les scènes dramatique et cinématographique. Autour d'une audition et d'un rôle convoité par huit femmes dirigées par Ronda, une comédienne et metteure en scène en fin de carrière, la nouvelle se divise en deux volets narratifs composés d'un nombre identique de points numérotés : d'un côté, des indications scéniques d'ordre informatif sur le déroulement de l'action, sorte de canevas préparatoire à l'action dramatique ; de l'autre, la mise en place de l'action et l'enchaînement du drame que le discours didascalique condense. En dernier lieu, le récit propose une sorte de synthèse (synopsis, salle, studio, voiture). Dorénavant, c'est devant la caméra et l'œil plus ou moins pervers du réalisateur que le dénouement s'opère.

Le fait de mélanger les formes narratives dans l'écriture nouvellière, exercice auquel le roman nous a habitués depuis longtemps, confère au genre une dimension élargie, sémantiquement et formellement riche de possibilités, ce qui permet à l'écrivain de sortir du cadre plus limité de la nouvelle. « L'audition » de Gaëtan Brulotte réussit justement à repenser et à subvertir le cadre traditionnel de la nouvelle. En ce sens, les jeux graphiques et le poème en prose qu'on trouve dans « Le camion à ridelles » permettent également à l'auteur d'objectiver la tragédie et l'absurdité d'une mort inutile, d'une part, et d'en saisir toute l'intensité, de l'autre. Si l'entreprise ne donne pas toujours les mêmes résultats d'une nouvelle à l'autre, elle n'en est pas moins fort louable.

Sous le signe du feu

Que ce soit lors d'un accouchement, de retrouvailles avec des anciens condisciples du collège, dans un ascenseur ou en se débattant avec des amours sulfureuses, les personnages de Stanley Péan jouent avec le feu... et leur auteur avec le fantastique et la réalité.

C'est ce que le communiqué nous apprend de *Noirs désirs*. Il faudrait ajouter que le narrateur de ces nouvelles joue avec la mort qu'il invente, rêve, écrit, appelle, redoute. Si Péan entraîne ses lecteurs du côté des revenants et des fantômes, il le fait à travers l'univers des songes et des hallucinations, des fantasmes, de la folie et de la fièvre et à travers des personnages envahis par une hantise de la mort qui précipite le récit vers une fin bien souvent insoutenable. Entre Éros et Thanatos circulent une série d'êtres « condamné[s] à n'aimer que pour voir les objets de [leur] affection se flétrir sous [leurs] yeux » (« Baiser de mort », p. 35), êtres enlacés par « un baiser fougueux, qui porte en [eux] le poids de [leur] damnation » (« Oiseau de nuit », p. 72).

Stanley Péan

Entre le désir et le destin, s'installe le meurtre d'une femme qui n'en finit plus de ressusciter (« Septième anniversaire ») et une victime paranoïaque qui n'est nul autre que l'assassin :

Mais la nausée qui monte en elle ramène à son esprit l'image de la pute éventrée, en couleurs atroces et sanglantes, et elle se demande si dès maintenant elle ne serait pas en mesure de prédire l'identité de la prochaine victime de l'éventreur. (« Descendre », p. 19)

C'est parfois avec un cynisme mordant que l'auteur aborde ce qui se présente dans le récit comme un effet de la mort. Ainsi, dans « À quoi ressemble la folie », une jeune femme schizophrénique, obsédée par la vision d'un cadavre qu'elle croit finalement atteindre dans le corps d'un autre, ne semble néanmoins rejoindre que la représentaiton de son propre « cadavre exquis ». Par ailleurs, « Noir désir » est la seule nouvelle qui paraît échapper à la fatalité de la mort quoique l'amour, devenu avant tout soif, faim, violence, impatience, excès, démesure, propres à l'envoûtement et à la magie noire, consume et dévore ici les amants :

Ils se culbutèrent, firent courir sur leurs peaux lèvres, langues et dents. Ils éparpillèrent cris et abans de par l'appart, se chevauchèrent, s'habitèrent, se possédèrent. Au creux des hanches et partout dans leurs chairs vibrantes, se déchaînèrent la joie et la furie intemporelles d'esprits ancestraux. (p. 101)

Sujet difficile, la mort demeure problématique pour les humains, ce que Stanley Péan saisit bien et réussit à nous montrer en explorant dans chacun de ses textes des formes et des fantasmes de mort différents. Cette fréquentation familière de la mort n'a rien de désinvolte cependant, même si l'auteur le fait avec un humour plutôt noir. Plus qu'inquiéter ses lecteurs qui finissent quand même par nuancer ces histoires de crime et d'horreur, Péan fait vibrer avec une tension soutenue et une écriture serrée tous ces « noirs désirs » qui nous habitent. Le pari de l'auteur consiste sans doute à créer, au cours de ces brefs récits, un suspense qui maintient à son tour l'intérêt du lecteur bien vivant.

MON PREMIER DICTIONNAIRE FRANÇAIS ILLUSTRÉ

par **Nathalie Elliott**

1192 pages

DICTIONNAIRE POUR TOUT LE PRIMAIRE

Le groupe **Guérin** (Tél. : 514 • 842 • 3481) Adresse Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca